

L'EXPOSITION COLOMBIENNE

L'aigle, ce roi des airs, monte aux puissantes cimes :
Il se plaît dans la nue, et son vol orgueilleux
Sait dédaigner la terre et défier les cieux :
Il embrasse l'espace en ses ailes sublimes.

Ainsi l'on voit planer de l'homme le génie :
Ce foyer, qu'autrefois un hardi Prométhé
Déroba dans l'Olympe à la Divinité,
Verse aux âmes de feu la lumière et la vie.

Pur et divin flambeau, qui toujours illumine
Et conduit les humains de progrès en progrès,
Saluons en ce jour ses magiques effets ;
Le globe devant lui se recueille et s'incine.

D'un seul bond le Génie a franchi les distances :
Aux quatre coins du monde il a donné l'éveil :
Toutes les nations vivant sous le soleil
S'unissent aux concours des arts et des sciences.

Oh ! c'est donc dans tes murs, nouvelle Babylone,
Qu'on nomme Chicago, reine de l'Occident,
Que se déroule en paix ce grand bazar vivant,
Vaste panorama qui charme et nous étonne.

Interromps ton sommeil quatre fois séculaire,
Lève-toi, secouant la poudre du tombeau,
Colomb, grand découvreur de ce monde nouveau,
Entend ses jeunes fils t'acclamer comme un père.

Comment le trouves-tu ce sol de l'Amérique,
Où tu plantas, premier, l'étendard de la Foi ?
Tu chercherais en vain ces peuplades sans loi,
Qui sillonnaient jadis cette lande rustique.

Où régnait tristement la forêt encor vierge,
N'entendant pour tout bruit que les fauves mugir,
Tu vois maintes cités se perlement surgir ;
De l'inculte prairie un champ d'épis émerge.

Vois ces chemins de fer, tunnels, canaux, jetées,
Le mineur déchirant les entrailles des monts,
Les fleuves sous le joug de ces immenses ponts :
Aurais-tu pressenti nos grandes destinées ?

L'homme un jour du Ciel même accapara la foudre,
Et sans peur se jouant de l'électricité,
Il la charge dirige et la lance à son gré :
Quel problème futur reste-t-il à résoudre ?

Ce pays, que Voltaire appelait sol de Neige,
Cachait mille trésors dans son manteau d'hiver ;
Au banquet colombien de paraître il est fier,
Étalant ses produits comme un brillant cortège.

Le Canada français jeune et plein d'espérance
Va toujours son chemin ; et fier de son blason,
Il grandit, honorant le sceptre d'Albion,
Sans jamais oublier des aïeux la vaillance.

Les peuples dans l'arène où l'honneur les convie,
Se sont donné la main devant la Liberté :
Ils siègent en congrès de la Fraternité,
Rivalisant par l'art, le talent, l'industrie.

Maintenant, grand Génois, dors content dans ta bière,
Car ton œuvre a reçu son plein couronnement ;
Tu dotas l'Univers d'un nouveau continent,
A côté de l'ancien marchant la tête altière.

J. Mayrand

NOTES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVII^e SIÈCLE OU SIÈCLE DE LOUIS XIV

Première partie.—II. Poésie dramatique

CHARLES DUFRESNEY, né en 1654, débuta au théâtre en 1692. Sa jeunesse fut orageuse, et sa légèreté était devenue proverbiale (1). Ses meilleures œuvres sont : *l'Esprit de contradiction*, le *Double veuvage*, la *Coquette du village*, etc.

En 1703, il publia une bluette charmante : *Les amusements sérieux et comiques*, qui donna au célèbre Montesquieu l'idée première de ses *Lettres Persanes*.

Il mourut en 1724.

Dufresney possède dans ses ouvrages une grande facilité de vers et un esprit vif et jovial.

(1). On raconte plaisamment que Dufresney épousa sa blanchisseuse, afin de ne pas lui payer un compte de cent écus.

DANCOURT.—Florent-Cartin Dancourt naquit à Fontainebleau, en 1661. Il se livra d'abord au barreau avec succès, mais bientôt, dégoûté de son rôle ingrat de disciple de Thémis, il se tourna vers le théâtre qu'il aimait avec passion, et y produisit le *Chevalier à la mode*, la *Maison de campagne*, les *Vendanges de Suresnes*, les *Vacances*, etc.

Dancourt était acteur ; comme Molière, il aimait à représenter dans chacune de ses pièces le caractère principal, le héros de son drame.

Louis XIV trouvait, dans la compagnie de ce comédien, un charme tout particulier ; les fines reparties et les bons mots de Dancourt l'amusaient et le reposaient des soucis nombreux qu'entraînaient la conduite de son royaume.

Cet auteur mourut en 1725 dans de pieux sentiments.

Dancourt fut, après Molière et Regnard, le premier auteur comique du temps. L'auteur des *Femmes savantes* a raillé les défauts et les vices du genre humain ; Dancourt a accablé de ses sarcasmes ceux de son siècle. La phrase de ce dernier est vive, ironique, pleine d'images gracieuses et rend avec vérité et avec naturel les idées de l'auteur sur les travers de ses compatriotes. Ce qui brille dans toutes ses œuvres, c'est l'esprit !

LA FOSSE.—Antoine de la Fosse, sieur d'Aubigny, vit le jour en 1653. Il fut successivement secrétaire du marquis de Créqui et du duc d'Aumont. Passionné pour l'antiquité, il s'adonna au théâtre et y produisit quatre pièces tirées de l'histoire grecque : *Manlius Capitolinus*, *Thésée*, *Crépus* et *Callirhoé*.

A sa réception parmi les artistes de Florence, La Fosse prononça son discours de remerciements sur ce sujet : "Quels yeux sont les plus beaux, des yeux bleus ou des noirs ?" Il se déclara pour les yeux exprimant la candeur et la tendresse.

Il mourut en 1708.

La Fosse travaillait beaucoup ses pièces et ne trouvait pas toujours, selon même son neveu, l'expression rendant nettement et clairement sa pensée.

Manlius est la meilleure de ses œuvres : "Elle est, dit LaHarpe, une véritable tragédie : tous les caractères sont parfaitement traités ; ils agissent et parlent comme ils doivent agir et parler ; l'intrigue est menée avec beaucoup d'art et l'intérêt gradué jusqu'à la dernière scène."

QUINAULT.—Philippe Quinault, né à Paris en 1635, apprit de Tristan l'Hermite dont il fut, dit-on, le domestique, les premières leçons de poésie. Avant qu'il atteignit sa trentième année, il donna seize pièces au théâtre, et ce fut dans ce temps que Boileau le critiqua si sévèrement (1).

Quinault fonda, avec Lulli (2), le théâtre lyrique, ou autrement dit l'opéra. Ses meilleures œuvres en ce genre nouveau furent *Armide*, *Atys*, *Alceste*, *Codrus*, *Isis*, etc.

Il fit aussi beaucoup de tragédies et de comédies parmi lesquelles on remarque *Tibernis*, *As-trade*, la *mère coquette*. Cette dernière obtint, lors de sa reproduction, un succès prodigieux.

En 1670, Quinault entra à l'Académie française.

Vers la fin de sa vie, il se retira du théâtre et mourut en 1688.

Il composa pour lui-même cette épitaphe d'une simplicité touchante :

Passant, arrête ici pour prier un moment ;
C'est ce que des vivants les morts peuvent attendre :
Quand tu seras au monument
On aura soin de te le rendre.

Quinault est un poète charmant et aimable ; il n'y a dans sa poésie ni grandeur de pensée, ni profondeur de vues, ni énergie des sentiments, mais

(1) On raconte à ce propos que Boileau, étant à la salle de l'Opéra à Versailles, dit à celui qui le plaçait : "Mettez-moi dans un endroit où je n'entende point les paroles. J'estime fort la musique de Lulli, mais je méprise souverainement les vers de Quinault."

(2) Lulli (1633-1687) fut le plus célèbre compositeur du XVII^e siècle. Il fut pendant longtemps directeur de la musique du roi Louis XIV. Ses opéras sont pour la plupart oubliés. *Armide* seule a pu garder une certaine renommée.

de l'harmonie, de la naïveté, de la douceur et de la noblesse (1). Il eut la gloire d'être le créateur Et jusqu'à je vous hais tout s'y dit tendrement. du théâtre lyrique.

"Si l'on trouvait dans l'antiquité, dit Voltaire, un poème comme *Armide* ou comme *Atys*, avec quelle idolâtrie il serait reçu !"



REGNARD.—Jean-François Regnard, né en 1155, eut une jeunesse des plus déréglées. Passionné pour les voyages, il parcourut l'Italie, l'Espagne, la Suède, le Danemark et la Laponie, et, après nombre d'aventures plus ou moins romanesques, revint à Paris, où il vécut en épicurien et

se laissa aller au gré de ses passions. Malgré cette vie de plaisirs et de débauches, Regnard trouva le moyen de produire de véritables chefs-d'œuvre, parmi lesquels nous mentionnerons le *Distrain*, le *Joueur*, le *Légataire universel*, le *Carnaval de Venise*, etc.

Joueur émérite, il se peignit tout entier dans sa fameuse pièce du *Joueur* ; cherchant le rire, il le trouve dans des allusions piquantes, des situations éminemment comiques où la vertu n'a pas toujours la première place.

Cet homme si gai mourut de chagrin en 1709.

On aime mieux lire les comédies de Regnard que celles de Molière ; ses caractères, quoique pas assez étudiés, sont plus gais, plus comiques et plus attrayants.

Il est, après Molière, le plus célèbre des auteurs comiques du XVII^e siècle.

THOMAS CORNEILLE.
Le frère du grand Corneille naquit à Rouen en 1625.

Pierre et Thomas épousèrent les deux sœurs, habitèrent la même maison, eurent le même nombre d'enfants et de domestiques.

Celui-ci avait une merveilleuse facilité pour faire le vers, et quand Pierre cherchait une rime, il le demandait à son frère qui lui jetait alors le mot si impatiemment attendu.

Thomas fut reçu membre de l'Académie française en remplacement de Pierre. C'est Racine qui fit, à cette occasion, le discours de réception.

On a, de cet auteur, trente pièces : tragédies, comédies et pastorales, dont les meilleures sont : *Ariane*, le *Comte d'Essex*, le *Festin de Pierre*, la *Comtesse d'Argueil*, l'*Inconnu* ; de plus, une *Traduction des métamorphoses d'Ovide*, en vers français, et un *Dictionnaire des arts et des sciences*.

Thomas était la modestie et l'honnêteté même. Jamais il n'envia le succès des autres ; au contraire, il se faisait toujours un plaisir et un devoir d'exalter le mérite de ses amis. Ses pièces sont remarquables par leur correction de langage, par l'observance des règles, la régularité du plan et la noblesse des sentiments.

Sa mémoire était prodigieuse et sa fécondité étonnante ; on assure qu'*Ariane* fut composé en dix-sept jours.

Cet auteur mourut en 1709, pauvre et aveugle.

"Thomas Corneille est, dit Voltaire, un homme d'un grand mérite, et d'une vaste littérature ; si vous exceptez Racine, auquel il ne faut comparer personne, il était le seul écrivain de son temps qui fut digne d'être le premier audessous de son frère."

PIERRE BÉDARD.

(1) Boileau disait avec beaucoup de justesse de l'auteur d'*Armide* :